

1861

# SOUVENIRS DE JEUNESSE

NOUVELLES ET RÉCITS

PAR

CH. CHATELANAT

Ces amis, comme ailleurs on n'en retrouve plus,  
Et ce pays si beau que, du moment qu'on l'aime,  
On n'en peut aimer d'autre.....

H. DURAND.



LAUSANNE  
GEORGES BRIDEL ÉDITEUR

—  
1861

## LE RANZ DES VACHES.



L'un des traits distinctifs des enfants de la montagne est de garder un vif attachement à leur pays sur la terre étrangère. Le commerce, l'industrie, les sciences, comme autrefois la guerre, entraînent des milliers de Suisses loin de leurs foyers; mais une fois qu'ils ont passé la frontière, l'amour commun pour une patrie si chère à leurs cœurs les a tous réunis : il n'y a plus ni français, ni allemand, ni italien; les barrières de la langue et de la religion disparaissent, il n'y a plus que des Suisses, des frères; qu'ils soient nés sur les rives du Léman ou au pied du Rigi, aux bords du Rhin ou sur ceux du lac de Lugano, ils respirent tous le souffle des hautes cimes, tous se sentent avec fierté citoyens d'un pays libre, et tous ont

les uns pour les autres ces mille prévenances si douces au cœur de l'exilé.

Chacun a entendu parler de ces soldats suisses au service de Hollande, auxquels leurs officiers durent interdire, sous les peines les plus sévères, de chanter ou même de siffler le ranz-des-vaches. A ces accents aimés, les recrues arrivées depuis peu au régiment tombaient dans un si profond ennui qu'elles en devenaient malades; plusieurs soldats, entraînés par l'amour de la patrie, par

Ce mal qui nous poursuit sitôt que nous quittons  
Les bords de nos torrents.....

désertaient pour regagner leurs montagnes; quelques-uns même, dit le professeur bâlois Th. Zwinger, auquel nous empruntons ces détails, en mouraient de désespoir.

C'est que le ranz-des-vaches, si doux, si simple, si mélancolique à la fois, est vraiment l'hymne national des enfants de l'Helvétie; il correspond si bien à l'âme d'un habitant des Alpes, il réveille de si vraies émotions dans son cœur, qu'on ne saurait l'entendre loin de son pays sans verser des larmes. L'air est fort ancien et les montagnards des Alpes bernoises l'accompagnent souvent sur le haut-bois ou sur l'Alp-horn (trompe des Alpes); les paroles plus modernes varient à l'infini avec le rythme qui, de l'Emmenthal à l'Entlibuch, du Guggisberg aux Alpes d'Appenzell, change suivant les mœurs et le caractère du pays. Tous, du reste, comme le ranz fribour-

geois et le ranz vaudois, que mes lecteurs ont souvent chantés sans doute, retracent quelques scènes de vachers des hautes Alpes; ce sont les fruitiers de la Gruyère qui, en conduisant leurs troupeaux sur un alpage élevé, sont arrêtés par un torrent débordé; ils doivent aller réclamer la bénédiction du curé; ils lui présentent un fromage gras comme offrande de la reconnaissance, et, en arrivant au chalet, ils trouvent la chaudière pleine de lait avant d'avoir trait la moitié du troupeau. Au reste, ce n'est ni dans les opéras de Grétry, ni dans le dictionnaire musical de J.-J. Rousseau, qu'il faut aller chercher le véritable ranz-des-vaches que l'artiste a dépouillé de sa naïveté primitive, mais bien dans quelque simple chalet des Ormonts et dans la bouche de quelque joyeux enfant de la montagne.

J'étais à Munich, et, pour me reposer des fatigues d'une excursion au milieu des splendeurs de la superbe cité, je fredonnais un air du pays. J'avais admiré longuement la *Clyptotèque* et ses salles remplies de statues, depuis les merveilles de Phidias à celles de Canova, la *Pinacotèque* et ses milliers de tableaux où Cornélius fait oublier Raphaël; j'avais parcouru les riches et nombreuses églises où le fidèle promène sa dévotion inquiète au travers des merveilles de l'art, la *Basilique* qui nous rappelle les pompes monotones de l'Orient, l'élégante chapelle royale et surtout la délicieuse *Au-kirche*, ce bijou de l'art gothique, le premier de l'Europe suivant les connaisseurs.

C'était par une belle matinée d'avril, et tout ému en-

core au souvenir de la musique de Pâques, j'étais en contemplation devant les fresques de l'Odyssée, me demandant à quoi j'emploierais le reste de ma dernière journée, lorsque je me sentis frapper sur l'épaule.

Je me retournai : c'était un ami vaudois qui m'avait fait les honneurs de la capitale.

— Vous partez demain? me dit-il, et je voudrais bien voler avec vous vers le pays aimé, comme l'hirondelle printanière vers les cieux plus doux; mais venez ce soir chez X..... ce n'est pas *un pays*, mais c'est un ami des Suisses et un admirateur de nos montagnes; nous causerons de la patrie et du bon vieux temps et c'est le meilleur adieu que vous puissiez me laisser. Vous acceptez, n'est-ce pas?

— Mais votre offre me sourit et.....

— C'est bien, à ce soir, à sept heures, et soyez exact.

Et il courut à ses leçons, me laissant, pour faire mes adieux à la grande ville, les loisirs de toute une journée, avec une agréable surprise pour le soir.

Je fis une dernière excursion à la *Bavaria*<sup>1</sup>, cette gigantesque statue, qui représente si bien le génie gracieux à la fois et un peu lourd de la poétique Bavière. J'ad-

<sup>1</sup> La *Bavaria*, que l'on doit au génie de Schwandthaler, est la statue allégorique de la Bavière; elle s'élève au-devant de la cour monumentale qui orne le Walhala bavarois; elle est debout, tenant de la main gauche la couronne de la victoire et de l'autre serrant son épée; à côté d'elle est un lion symbole de force et de courage. Avec son piédestal, ce colosse en bronze atteint une hauteur de 80 pieds.

mirai en passant le vaste cimetière, propre et bien tenu, avec le respect que les catholiques ont pour les morts, mais dont les tombes, brillantes et recouvertes d'inscriptions babillardes, ne me font aucune envie. Grâce au crédit de mes hôtes, une de ces familles dont l'aimable hospitalité vous fait oublier le foyer domestique, je pénétrai jusqu'au Jardin d'hiver de Maximilien, admirant la richesse et la grâce de ces arbres toujours verts, où vient se reposer une royale majesté. Je jetai un dernier coup d'œil dans l'atelier de *Schwandthaler*, sculpteur munichois ravi trop tôt à un art qui lui promettait de nouvelles gloires <sup>1</sup>. Je l'avais gardé pour la bonne bouche, car on juge mieux des talents de l'artiste dans le sanctuaire de ses labeurs que dans les galeries, en présence de ces bustes inachevés, mais où l'on voit si bien l'éclair du génie ; devant ces bras et ces têtes épars qui nous révèlent si bien la fertile imagination et les labeurs d'un homme infatigable, on sent toute la puissance de l'art ; on admire plus sincèrement encore quand le christianisme a déposé sur ces chefs-d'œuvre son souffle de

<sup>1</sup> *Charles Schwandthaler* est mort à Munich le 14 novembre 1848. Il est un des artistes les plus habiles dont s'honore la ville de Munich et fut de bonne heure protégé par le roi Louis, cet enthousiaste ami des arts qui faisait passer dans sa capitale les marbres de la Grèce et y élevait à la fois des monuments historiques et des églises byzantines. Schwandthaler se distingua par une imagination brillante et une incroyable fécondité plus que par le fini du travail ; on lui doit, outre une foule de bas-reliefs, les statues dorées de la salle du Trône, la colossale statue de St. Charles Boromé, etc., etc.

vie, et, au milieu des curieuses fantaisies d'un souverain qui partageait son admiration entre Bysance, le moyen âge et la renaissance, celui qui parcourt les rues de Munich a souvent cette joie. Mais aucune de ces magnificences n'avait pu me faire oublier la patrie absente, le rendez-vous du soir et le joyeux départ du lendemain, et, à sept heures, je sonnais à la porte de l'hôte aimable chez lequel je devais rencontrer mon compatriote.

Au lieu d'un ami, j'en trouvai deux, que les orages de la vie avaient jetés depuis de longues années sur la terre étrangère. Notre hôte, sculpteur habile, celui même auquel Genève doit sa belle fontaine de l'Escalade, joignait aux ressources d'une brillante imagination un vif amour de notre pays; nous parlâmes avec lui de tout ce qui peut intéresser les Suisses loin de la patrie; nous causâmes littérature, politique, beaux-arts, heureux de profiter des éclairs de son génie. Puis enfin l'on se mit à chanter; on répéta les vieux refrains du pays, et avec une simplicité tout allemande, en face d'un verre de bière, il m'exploita, moi jeune étudiant à peine échappé aux ennuis de l'université, et je dus gravement lui débiter tous les *heimweh* dont je pus trouver le secret. Nous en vîmes enfin au ranz-des-vaches qu'il connaissait à peine et c'est en voyant son admiration pour les modulations douces et mélancoliques de notre hymne national que je compris, pour la première fois, tout ce qu'il y a de sublime poésie dans la simplicité du refrain montagnard. Quand nous répétions le cri perçant des vachers, et sur-

tout quand nous reprenions le court refrain, allègre et mélodieux à la fois :

Lé sonailliré  
Van lé prémiré;  
Lé tote naire  
Van lé derraire....

il tressaillait d'émotion, et plus d'une fois je vis des larmes briller dans ses yeux; il avait compris le génie de nos montagnes; vraiment nous dûmes lui répéter, je le crois, les dix-neuf couplets de l'hymne national de la Gruyère et je ne le quittai pas sans lui en avoir promis une copie.

Sans doute, pour être saisi dans toute sa naïve et sauvage beauté, le ranz-des-vaches doit être entendu au cœur de nos montagnes, et, comme dit le doyen Bridel : « au milieu des rochers des Alpes, sur la porte d'un chalet de Gruyère, entouré d'un troupeau qui l'aime et qui le suit, il lui faut les accompagnements de la nature, le fracas d'un torrent ou le bruissement des sapins agités par le vent, la voix de l'écho qui le répète et le prolonge, le beuglement des vaches qui y répondent. » Et cependant je ne crois pas en avoir souvent joui autant que dans cette soirée, où nous avions pour l'inspirer l'amour de la patrie absente et des voix amies pour l'accompagner. Il est si doux de se sentir aimé loin de ceux que nous aimons, il est si doux de retrouver ainsi un petit coin du foyer domestique loin du toit paternel que les émotions de nos cœurs reconnaissants lui donnèrent sans doute un grand charme.

Quoi qu'il en soit, j'ai chanté bien souvent dès lors comme auparavant les joyeux refrains du Ranz montagnard. Je les ai entendus au clair de lune, dans des lieux qui ont pour moi le charme des souvenirs d'enfance, dans les chalets du Jura. Il me souvient d'un beau soir d'été où nous avions à nos pieds le chalet de la Robellaz et le ravin sauvage qui l'entoure; à gauche les vaches sortaient, mugissantes et joyeuses, d'un bouquet de noirs sapins séculaires, répondant au cri des vachers qui se tenaient sur le seuil; le chant empruntait quelque chose de solennel et de mystérieux au calme des nuits et nous mêlâmes instinctivement nos voix au concert des clochettes et aux refrains des fruitiers avant de passer la montagne pour regagner le lointain presbytère.

Dès lors je les ai redits moi-même bien souvent en parcourant la Suisse avec des amis, le sac au dos et le bâton ferré à la main, souvent aussi à la veillée d'hiver dans les loisirs qui suivaient une laborieuse journée d'études. J'ai chanté le Ranz-des-vaches au sommet du Moléson : c'était par un splendide lever de soleil; au fond de l'abîme apparaissait comme un point blanc le chalet des Colombettes, la patrie des armaillis fribourgeois; depuis ces hauteurs qui dominant le lac et les plaines du canton de Vaud et se dressent en face des Alpes comme une sentinelle perdue, nous jouissions du panorama aussi étendu que gracieux qui se déroulait à nos pieds. Tout était donc largement réuni pour donner à cette scène le charme de la nouveauté, et elle restera toujours profondément gravée dans mon cœur. Et pour-

tant rien ne saurait me faire oublier le Ranz improvisé chez des amis au fond de la poétique Germanie.

Enfin nous nous séparâmes et le lendemain je prenais, avec le chemin de fer, la route du pays natal, Dieu le veuille, pour ne plus le quitter. Mon ami, qui enviait mon bonheur, me glissa un papier dans la main en me disant son dernier adieu; c'était un poète aussi, un poète exilé auquel nos Alpes et les souvenirs du foyer domestique ont inspiré ses plus beaux chants, et pendant que le lourd wagon m'emportait au loin je lus ces quelques mots sans pouvoir retenir une larme :

Bien plus heureux que moi, va revoir la patrie,  
A l'air du bleu Léman va rafraîchir ton sein!  
J'attends ce jour aussi, comme une fleur flétrie,  
Surprise en attendant les perles du matin,... etc.

Quand je me reporte à cette paisible soirée, je me demande comment il est possible qu'elle ait fait une aussi grande impression sur mon cœur, et je me dis alors : Ah! c'est qu'elle avait pour toi tout le charme des souvenirs du pays, tout le parfum d'une fraîche fleur des Alpes. Heureux celui qui, loin de sa patrie, retrouve des amis et peut chanter avec eux le Ranz-des-vaches toujours aimé; plus heureux celui qui ne les a jamais quittés et dont le chant va réveiller les échos de nos montagnes!

